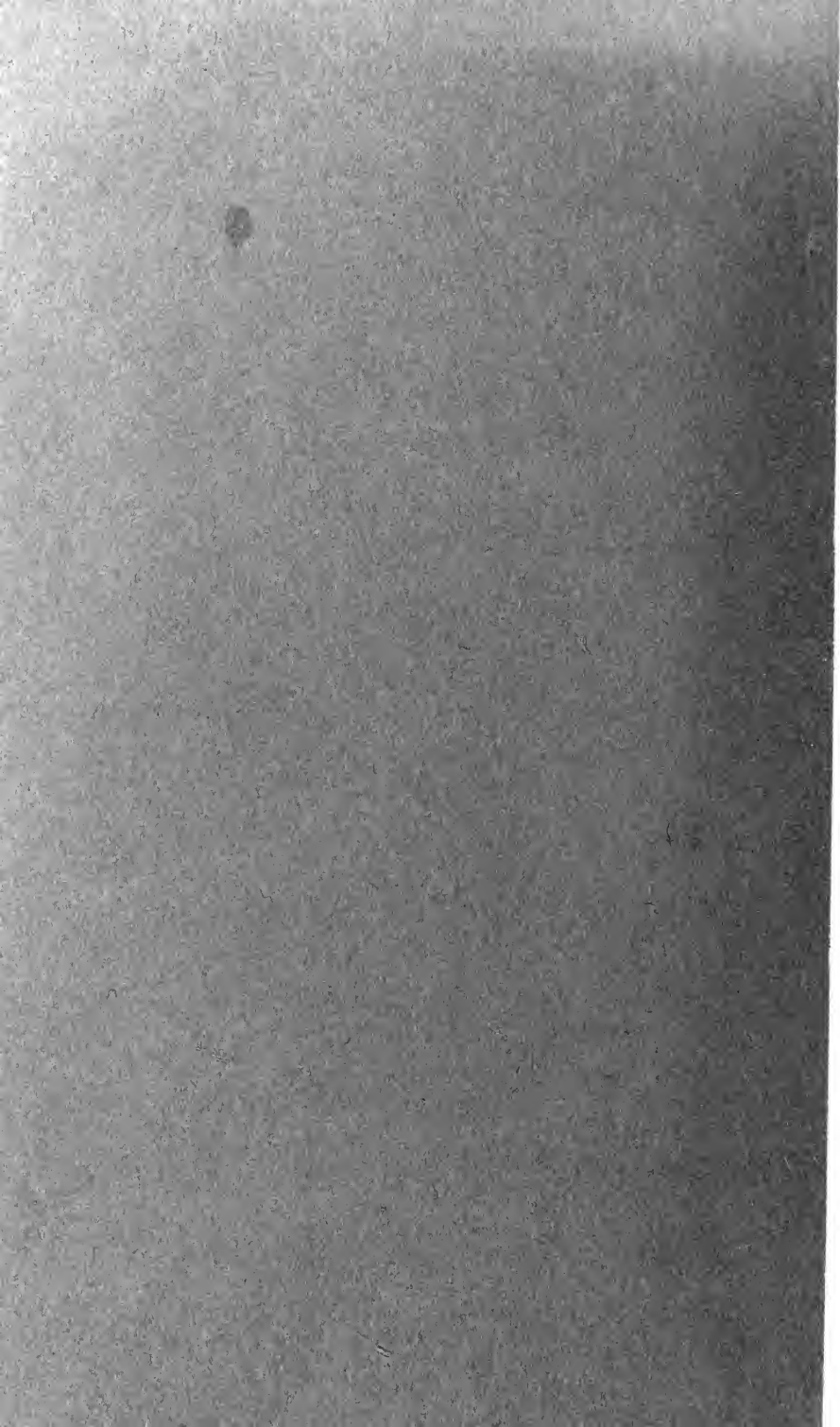
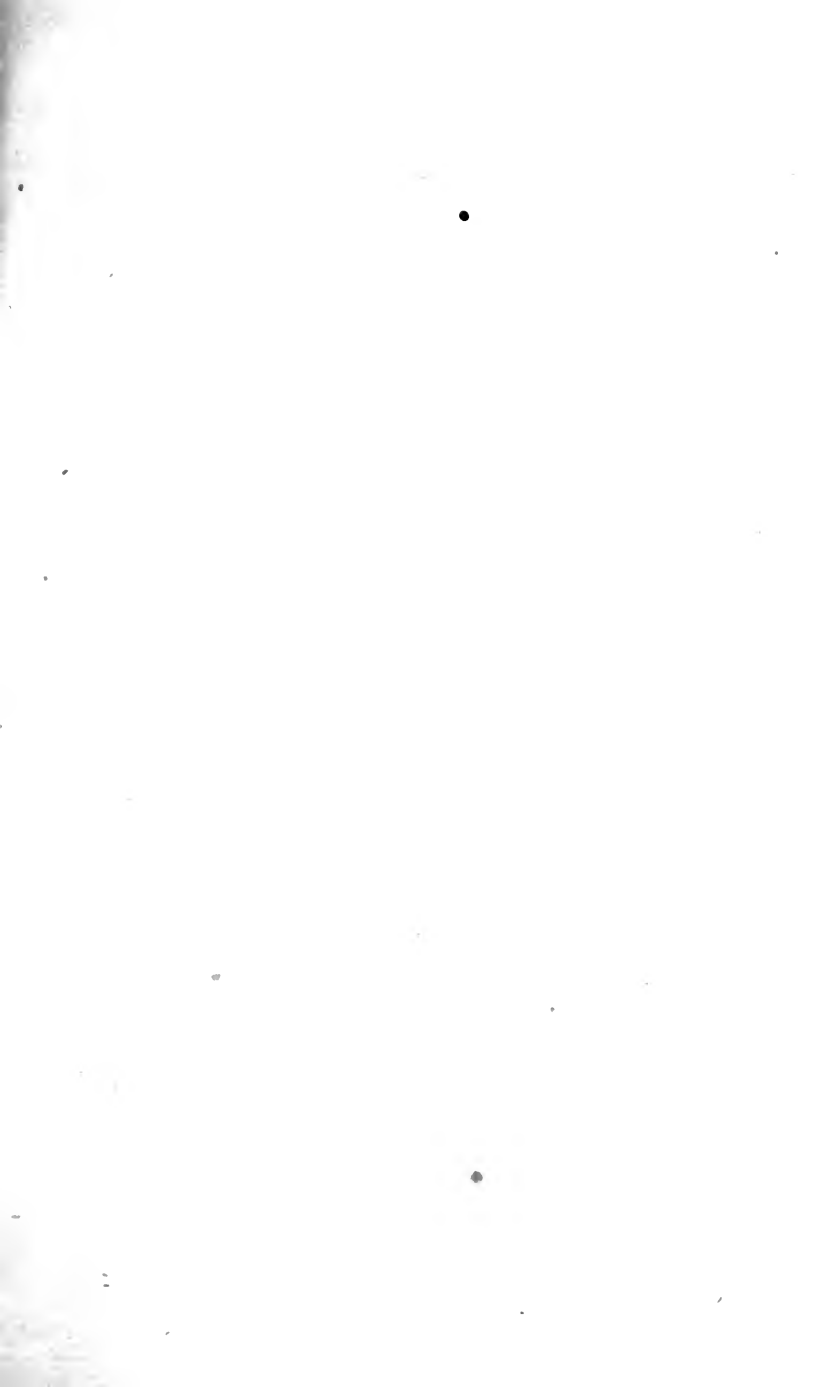


PQ
1999
L475A8







ALZAÏDE,

TRAGÉDIE,

Par M. LINANT,

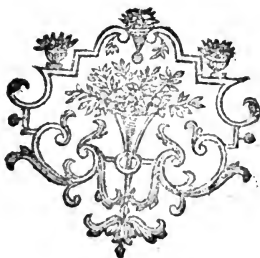


ALZAÏDE. TRAGÉDIE;

Par M. LINANT.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre
de la Comédie Française, le 13.
Décembre 1745.

Le prix est de trente sols.

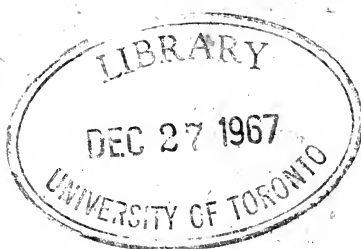


A P A R I S;

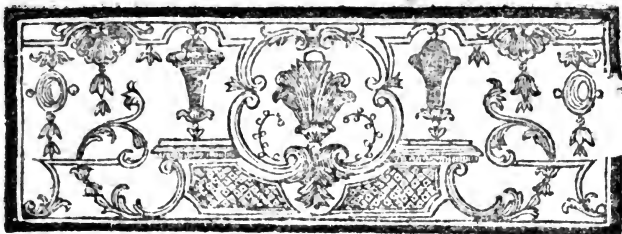
Chez JACQUES CLOUSIER, rue S. Jacques,
à l'Ecu de France.

M D C C X L V I.

Avec Approbation & Privilège du Roy.



PQ
1999
L475A8



A L Z A I D E,
T R A G E D I E.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALZAIDE, EZIRE, PHERE'S.
PHERE'S.



De mortels ennuis si vous n'étiez en
proye ,
J'oserois devant vous faire éclater ma
joye ,

Je vous revois , Madame , à Memphis , en ces
lieux ,

Berceau de vos vertus , Trône de vos Ayeux :

A

Où tout vous obéit , vous aime , & vous rappelle ;
 Où Pherès tant de fois vous a prouvé son zèle ,
 Moins ébloui d'un rang que je ne dois qu'à vous ,
 Qu'attendri de vos maux que je ressentais tous.

A L Z A I D E.

Ah ! Pherès , à Memphis en ce jour arrivée ,
 J'ignore à quels malheurs le Ciel m'a réservée ;
 Dans l'ombre du secret lasse de soupirer ,
 Je viens m'en éclaircir , voir le Roi , l'implorer ;
 Délivrer un époux dont le destin m'accable ,
 Qui , puni trop longtems , ne fut jamais coupable.

Zaraès est vaincu , captif , & malheureux ,
 Aménophis vainqueur , Monarque & généreux
 Il doit tout oublier ; qu'il ajoute à sa gloire
 Cet effort de vertu plus grand que la victoire.
 Eh ! serons-nous toujours & mon époux & moi
 Les seuls infortunés qui vivent sous sa loi ?

P H E R E ' S.

Vous ne le ferez plus : non , croyez que mon
 Maître ,

Juge de votre époux , s'est vû forcé de l'être ;
 Qu'il gémit de ses fers : qu'il se plaint d'un bonheur
 Qui l'a toujours contraint de percer votre cœur ,
 De partager sans fruit votre douleur extrême ,
 Et vous n'éprouvez rien qu'il n'ait senti lui-même.

Enfin quand accablé du plus triste revers ,
 Zaraès fut dompté , qu'il tomba dans nos fers ,

T R A G E D I E.

3

Que pour venger leurs maux nos peuples l'outra-
gèrent ,

Que ses amis , ses Dieux vaincus l'abandonnèrent,
Du cœur d'Aménophis le premier mouvement
Fut d'oublier ses droits & son ressentiment ,
Mais le bien de l'Etat qui règle sa puissance ,
Fit parler son Conseil , & taire sa clémence :
Et tel est le devoir & le sort des grands Rois ,
Que même leurs vertus sont esclaves des Loix.

A L Z A I D E.

I es Loix n'ordonnent point l'abus de la victoire ;
Zaraès fut ici victime de la gloire ;
Après son infortune a-t-on dû l'enchaîner ?
Et vaincre , donne-t-il le droit de condamner !

P H E R E' S.

Songez qu'Onès son pere usurpa l'Arabie ,
Au trône de Memphis de tout tems asservie ,
Sujet d'un Souverain soumis à notre Loi ,
Il s'arme pour regner , triomphe , se fait Roi ;
Meurt , & laisse à son fils cette vaste contrée ;
Sous Busiris bien-tôt l' gypte déchirée
Aux vœux de votre Epoux prête de la céder ,
Exigea le tribut qu'il devoit accorder.
Impatient d'un joug dont il falloit dépendre ;
Il attaqua nos Rois qu'il auroit dû défendre ;
Combien de fois lui-même , où par les mains d'I-
phis ,

Envahit-il l'Egypte , assiégea-t'il Memphis ;
Où caché sous le nom de ce chef si fidèle ,
En la trompant toujours , sçut-il triompher d'elle :
Nos murs étoient détruits , & nos champs rava-
gés ;

Quels coups il nous porta ? Le Roi nous a vengés ;
Il vainquit ce héros , ses deslins l'accablèrent ;
Sans le connoître alors , nos Guerriers l'enchaî-
nerent ;

Avec ce même Iphis dans nos fers retenu ;
Parmi d'autres captifs , il vécut inconnu ;
Aménophis apprend qu'il est en sa puissance ,
Touché de son malheur , il cherche sa présence ;
Et de le consoler s'impose le devoir ;
Zaraès qui le sçait dédaigne de le voir ;
Son Prince , que vers lui la pitié seule entraîne ,
N'imputant qu'à ses maux l'éclat de tant de haine ,
Retient des mouvemens qu'excite son grand cœur ,
Et ne l'offense point par l'aspect du vainqueur :
Mais il fait plus , Madame , un peuple téméraire
Toujours prêt à punir l'Auteur de sa misère ,
Pour perdre Zaraès se rassembloit toujours ,
De son captif cent fois le Roi sauva les jours ,
Et trop sûr qu'à ses dons votre Epoux insensible ;
Par haine à ses regards étoit inaccessible ,
Ce Monarque envers tous clément comme les
Dieux

TRAGÉDIE.

3

Lui devint invisible , & bienfaisant comme eux.

A L Z A I D E.

Zaraès occupé des maux qui l'environnent ,
Voudroit cacher des jours que les Dieux abandonnent ;

Mais je vois tous les cœurs contre lui prévenus ;
Secondez mes desseins avant qu'ils soient connus ,
Arrêtons au plutôt les mains qui le punissent !
Ciel , comble mes malheurs , & que les siens finissent.

Ainsi le Roi le laisse aux yeux de l'univers
Vivre dans la douleur , & mourir dans les fers ?
Ne pourrai-je adoucir un tourment si terrible ?
Non : ce Prince à mes pleurs ne sera point sensible :

Son cœur jusqu'à ce jour n'a-t'il pas résisté
Aux conseils de la gloire , aux cris de l'équité ?

P H E' R' E' S.

Madame , oubliez-vous le pouvoir de vos charmes ;
Rendus même aujourd'hui plus touchans par vos larmes ?

Connoissez-le du moins : Eh ! Qui de ce vainqueur
Sçauroit donc mieux que vous désarmer la rigueur ?

A L Z A I D E.

Moi , Phérès !

P H E' R' E' S.

Groiriez-vous qu'à ses grandeurs liée ,

2 ALZAÏDE,

Son ame vous dédaigne , ou vous ait oubliée ?
Ah ! pour vous rassurer , rappelez-vous ces jours
Dont l'horreur a des siens empoisonné le cours ;
Ces jours , où par un pere à ses vœux arrachée ,
A des nœuds inconnu vous fûtes attachée ?
Vous vous retracerez un cruel désespoir ,
Que n'ont point ralenti l'absence & le devoir.

ALZAÏDE.

Auprès de lui , Pherès , ce moment vous rappelle ,
Et vous pouvez pour nous signaler votre zèle ,
Aux regards de Memphis j'ai caché mon retour ,
Mais on ne peut long-tems l'ignorer à la Cour ;
Informez-en ce Prince , & revenez m'apprendre ,
A quel sort Alzaïde aujourd'hui doit s'attendre ,
Allez.

PHERÈS.

Esperez tout , Madame : ce Heros ,
De sa gloire jaloux , vous rendra le repos.

SCENE II.

ALZAÏDE, EZIRE.

ALZAÏDE à part.

IL m'aime encor ! ... ô Dieux ! que deviendrai-
je ? ... Ezire ,
Va rappeler Pherès.

TRAGÉDIE.

7

E Z I R E.

Madame , que lui dire ? . . .

A L Z A I D E.

Nous-mêmes d'un vainqueur défarmons le pouvoir.
De qui ? . . . D'Aménophis ? . . . Eh ! dois-je en-
cor le voir ?

E Z I R E.

Vous le verrez ici gémissant de sa gloire ;
Demander à vos pieds pardon de sa victoire.

A L Z A I D E.

Ah ! de tous les malheurs qui pourroient m'ac-
cabler ,
Celui que je veux fuir , & qui me fait trembler ,
Celui dont tu me vois interdite , éperdue ,
C'est . . . le dirai-je ? hélas ! . . . de m'offrir à sa vûe !

E Z I R E.

Quoi ! ce jeune Héros que vous-même admirez ;
Est donc haï de vous ?

A L Z A I D E.

O Ciel !

E Z I R E.

Vous le fuirez ;

A L Z A I D E.

Jé suis qui peut m'aimer , & je crains qui m'ac-
cable ;
Ne vente plus un Roi qui m'est trop redoutable ;
De sa gloire à mes yeux dérobe tous les traits ,

Cher Ezire , ou plutôt ne m'en parle jamais.

E Z I R E.

Ciel , que puis-je penser ? Quels mouvemens ,

Madame ,

Opposés , & subits ont partagé votre ame ?

Est-ce l'amour du Roi qui la trouble aujourd'hui ?

Que dis-je ? cet amour vous promet un appuy

Pour les jours d'un époux vous n'avez rien à
craindre.

Son vainqueur les protège ; & lui seul est à plain-
dre.

A L Z A I D E.

Eh ! bien , cruelle ; eh ! bien , il faut te révéler

Un secret que toujours je devrois te céler :

Je t'en parle à regret : je me fais violence :

Mais c'est pour t'imposer un éternel silence.

Ce jeune Souverain que je viens implorer ;

Contre qui le devoir auroit dû m'inspirer.

E Z I R E.

Achevez quoi , Madame ?

A L Z A I D E.

O Dieux ! qu'allois-je dire ;

Qui moi , je l'aimerois ! non , je le hais , Ezire,

Je le dois , je le veux. Auteur de tous mes maux ;

C'est lui qui m'a ravi le sceptre & le repos ;

Mon époux est vivant ; il le traite en rebelle :

Et moi je l'aimerois , moi qu'il rend criminelle ?

Que

Que je meure à tes yeux avant que de l'aimer ;
Où , je sens contre lui mon courroux s'enflamer ;
Je sens naître en mon cœur une haine funeste. . .
Mais je me trompe , hélas ! c'est moi que je déteste.

E Z I R E.

Je conçois vos tourmens. Que je plains tant d'a-
mour !

Lorsqu'on vous fit sans moi partir de ce séjour ,
Dans le cours de vos maux je vous avois perdue ;
Plus malheureuse encor, vous m'êtes donc rendue ;
Mais quoi ! sans les sçavoir je ressens vos douleurs.
Daignez me confier le secret de vos pleurs.

A L Z A I D E.

Buſiris excita mes premières allarmes ;
Il ouvrit pour jamais la source de mes larmes ;
Ce monstre couronné , qu'animoit la fureur ,
Qui toujours devant lui fit marcher la terreur ,
Oncle d'Aménophis , allié de mon pere ,
Me promit ce Héros : que sa main m'étoit chere !
Temps heureux , où mon cœur approchoit du
moment

Qui devoit pour jamais m'unir à mon amant ;
Où le voyant brûler d'une flamme aussi pure ,
Je m'oubliois moi-même , & toute la Nature ;

Des crimes du Tyran mon pere épouvanté
Fit parler à la Cour l'austère verité ;
Il frappa Buſiris d'un remords inutile ,

B

Et contre son courroux recherchant un azile ,
Il trouva Zaraès , il lui promit ma main :
Il obtint à ce prix l'appui d'un Souverain.
Zaraès par l'hymen d'une fille étrangère ,
Prétendoit s'assurer de la foi de mon pere ,
Qui jura , malgré lui , de combattre son Roy.

Gage de ses sermens , victime de sa foi ,
Il fallut m'exiler aux déserts d'Arabie :
Et laissant loin de moi le bonheur de ma vie ,
M'arracher à mon Prince , & n'espérer plus
rien ;

Je sçavois son amour , il ignoroit le mien ;
Je partoais : je le vis ; sa profonde tristesse ,
Ses regrets , ses fureurs égaloient ma tendresse ;
Je ne lui parlai point : & tu dois concevoir ,
Que sans force , sans voix , je ne pûs que le voir ;
Mes sens étoient troublés ; dans ce desordre extrême ,

Cruelle à mon amant , plus cruelle à moi-même ,
Enfin je m'éloignai du tendre Aménophis ,
Tournant encor les yeux vers les murs de Memphis.

Le flambeau de l'Hymen m'éclaira sur mon
crime ,

Et j'arrêtai mes pas sur les bords de l'abîme ,
L'excès de mon erreur rappella ma vertu :
Je reconnus l'Amour quand je l'eus combattu :
Ennemi qu'à dompter en vain l'ame s'obstine ,
Qui toujours triomphant renaît de sa ruine :

Et je ne remportai pour prix de mes efforts ,
Qu'une ardeur plus coupable, & d'éternels remords.

Mon époux, dont l'Egypte exigeoit un hom-
mage ,

Au lieu de ce tribut y porta le ravage ,
Busiris qu'il cherchoit, expira sous ses coups ;
Son neveu prit sa place, & punit mon époux.
C'est lui qu'il faut fléchir : Zaraès me l'ordonne.
J'ignore ses projets : mais cet ordre m'étonne ;
Sa haine & son orgueil semblent se démentir ;
Qu'oïqu'il en soit, Ezire, il a fallu partir :
Je n'ai point balancé. Depuis trois ans d'absence ,
Je sentoïis de mon feu mourir la violence ;
J'ai cru jusqu'à ce jour qu'enfin il s'éteignoit ;
Me voici dans ces lieux que ma vertu craignoit.
Pherès par ses discours a réveillé mon trouble ,
A porté dans mon ame une ardeur qui redouble ,
Chere Ezire, & je sens livrée à mon devoir ,
Tous les maux d'un amour coupable, & sans espoir.

E Z I R E.

De quels malheurs, ô Ciel ! venez-vous de m'inf-
truire ?

Je vous plains moins encor que je ne vous admire.
Ne craignez plus l'éclat d'un feu si combattu :
Votre ame est ébranlée, & non votre vertu.
L'ardeur d'Aménophis éteinte par l'absence ,
Deformais sur vos sens n'aura plus de puissance.

B ij

Parlez pour Zaraès , & ne redoutez rien ;
Son danger est pressant.

A L Z A I D E .

Il l'est moins que le mien.

J'entens autour de lui gronder une tempête :
Mais le coup est encor suspendu sur sa tête ;
Rester en ce Palais , c'est m'apprêter un sort
Plus cruel que pour lui ne peut être la mort.
Sans que le Roi me parle , & sans que je le voye ,
Il faut tout obtenir : je veux qu'il me renvoye ;
A son rival peut-être enviant mes douleurs ,
Il puniroit en lui la source de mes pleurs ;
Je dois les lui cacher , évitons sa présence :
Mettons en sûreté ma gloire & sa clémence ,
Oui , je fuirai ce Prince , & je l'ai résolu :
Je reprends sur mes sens un empire absolu ;
Mon devoir est plus fort que cet amour extrême ,
Qui tant de fois m'emporte , & m'arrache à moi-même :

Mais quoique le devoir soit vainqueur à son tour ,
Il est trop dangereux de combattre l'Amour.
Fuyons.



SCÈNE III.

ALZAÏDE, EZIRE, PHÉRÈS.

ALZAÏDE.

Que veut Phérès ?

PHÉRÈS.

Madame, vous apprendre ;
Que contre votre époux mon Maître vient d'en-
tendre

Des avis importans en ce moment reçûs ;
Qui fondent les soupçons qu'on en avoit conçus.
On veut que l'Arabie à Zaraès fidèle
Soit au joug de Memphis plus que jamais rebelle.
Qu'agitée en secret par de puissans ressorts ,
Elle ait pour le venger , fait de nouveaux efforts.
Ménos revient instruit de ses longues intrigues ,
Dit que jusqu'en Syrie on a formé des brigues :
Que Zaraès toujours présent dans ces climats ,
Du fond de sa prison ébranle tant d'États.

ALZAÏDE.

Dieux ! Que m'apprenez-vous ? qu'elle frayeur me
glace ?

Quel revers imprévu s'apprête & nous menace !
C'est maintenant , Phérès , que j'ai besoin de vous ;
Voyez votre Monarque , & suspendez ses coups.

A L Z A I D E ;
P H E' R E' S.

Il faut le voir , Madame , & lui parler vous-même.

Zaraès soupçonné , son péril est extrême :

Il a contre lui seul , la Cour , Memphis , les Loix ;

Contre tant d'ennemis , il n'a que votre voix ;

Et si votre douleur ne se fait point entendre ,

A le voir succomber , il faudra vous attendre ;

Un moment peut le perdre , un mot peut le sauver :

Sur-tout craignez Ménos ardent à l'observer :

Il le haït , il l'accuse , il le peint à son Maître ,

Plus libre dans ses fers qu'un captif ne doit l'être ;

Et le peuple demande en sa crainte agité

Qu'il ne jouisse plus de tant de liberté.

Je n'ai pû près du Roi vous témoigner mon zèle ;

Attentif aux complors de l'Arabe infidèle ;

Il ne sçait pas encor qu'arrivée en ce jour ,

Pour chercher son appui vous êtes dans sa cour ;

Mais j'apprendrai bien-tôt l'instant où sa présence...

A L Z A I D E.

Je vous suis.



SCÈNE IV.

ALZAÏDE, EZIRE.

ALZAÏDE.

Est-il tems qu'Alzaïde balance ?

Non : je verrai le Roi ; j'irai pour mon époux ,
En évitant ses yeux , tomber à ses genoux.

Le sort de Zaraès , mon devoir , tout m'en presse ;
Son danger me conduit : craindrois-je ma foiblesse ?

Ne doit-elle finir qu'au jour de mon trépas ?

Ciel , sans me seconder , peux-tu voir mes combats ?

Pour quelqu'autre forfait ferois-je ta victime ?

Je sens que mon supplice est plus grand que mon crime.

Fin du premier Acte.





A C T E II.

SCENE PREMIERE.

AME'NOPHIS, MENOS, NISUS, *Suite.*

AME'NOPHIS.

JE veux tout écouter, & ne négliger rien
 Pour le bonheur d'un peuple à qui je dois le mien :
 Qui me fait de mes soins trouver la récompense,
 Autant dans son amour qu'en son obéissance ;
 Mais dois-je me livrant à ses inimitiés,
 Punir des malheureux gémissans à mes pieds,
 Et cruel à son gré, commander des supplices ?
 Ecoutons ses besoins : rejettons ses caprices ;
 Il craint que son repos ne puisse être troublé
 Par les complots d'un Roy sous nos fers accablé.
 Zaraès nous remplit d'un effroi qui l'honore ;
 Il fut trop redouté, devoit-il l'être encore ?
 On veut que contre nous ses rebelles Sujets
 Ne se soient soulevés qu'en suivant ses projets,
 Et que je croie un bruit que l'apparence enfante,
 Accru par la terreur qu'à son tour il augmente :
 Il faut des faits certains pour condamner un Roi :
 Que son crime le perde, & non pas notre effroi :

Si

Si ce crime est prouvé, qu'on soit inexorable.
Nous devons en jugeant cet illustre coupable,
Quelqu'égard à son nom, plus à l'humanité,
Beaucoup même à son rang, mais tout à l'équité.

M E' N O S.

Son attentat, Seigneur, fut pour vous une offense ;
Il faut un châtiment autant qu'une vengeance ;
Eh ! songez que nos loix. . . .

A M E' N O P H I S.

Ménos, je dois songer
A lui tendre la main plutôt qu'à me venger.
Son malheur m'intéresse, & son cœur téméraire
Dans sa férocité porte un grand caractère.
J'en crois la renommée, & jusques dans ces lieux
Sa voix nous a vanté ce Prince ambitieux :
Et moi dont la puissance, & les jeunes années
De peu de gloire encor semblent environnées :
Moi qui regne tranquille, & qu'enfin mes exploits
N'ont point mis au dessus de la foule des Rois,
Pourrois-je en punir un dont l'éclat nous étonne ?
Plus heureux ! je le plains, l'admire, & lui par-
donne.

N I S U S.

Permettez que sur vous, Seigneur, sur ses exploits,
L'Egypte & l'Univers s'expliquent par ma voix.
En daignant m'écouter, mon Souverain peut-être,
Prêt à juger l'ingrat, pourra mieux le connoître.

Nos yeux sont éblouis de ses vices brillans ;
 Il n'a point de vertus , il n'a que des talens ;
 Génie impétueux , emporté vers la guerre ,
 Plus propre à conquérir qu'à gouverner la terre ,
 Qui regneroit en Roi moins grand qu'ambitieux ,
 Opprimant les mortels , & méprisant les Dieux.
 Enchaînez à jamais un Guerrier si funeste.
 Trop heureux les humains que la faveur céleste
 De son sceptre de fer a voulu préserver !
 Il est né pour détruire , & vous pour conserver.
 Vous avez prétendu digne du rang suprême ,
 Montrer votre puissance en la bornant vous-même ;

Ami de votre peuple & de la vérité ,
 Citoyen sur le trône , & Maître sans fierté ,
 Don le plus précieux que le Ciel nous dispense ;
 De nos vertus enfin auteur & récompense ,
 Il ne vous reste plus , pour ressembler aux Dieux ,
 Que de prévoir le mal , & de punir comme eux.

A M E' N O P H I S.

Un Roi doit ressembler aux Dieux par la clémence ,
 Vous voulez qu'un captif ressente ma vengeance ;
 Prouvez donc qu'il s'apprête à nuire à mes sujets ;
 Je vois trop ses malheurs pour craindre ses projets :
 Et s'il fut à l'Egypte , à mes loix indocile ,
 Moins malheureux peut-être il sera plus tranquille.

Que dis-je ? Il l'est déjà ; ce Prince dans nos fers
Semble avoir oublié ma gloire & ses revers ;
Et même à tous les yeux se rendant invisible ,
Aux charmes du repos , il redevient sensible.
Mais de cet ennemi que je voudrois sauver ,
Parlez-moi , vous , Ménos , qui sçutes l'observer :
Montrez la vérité sans craindre de m'instruire ;
L'entendre est mon devoir : le vôtre est de la dire.

M E' N O S.

Je l'oserai , Seigneur , & cette liberté
Plus que tous nos respects vous a toujourns flatté.
Vous plaignez Zaraès quand nous devons le
craindre ;

Si vous lui pardonnez , c'est Memphis qu'il faut
plaindre ;

Elle va donc revoir son cruel ennemi :
Toujourns par vos bontés dans sa haine affermi ,
Zaraès de vos mains ne recevra la vie
Que pour vous en punir , & perdre la patrie.
Inquiet , furieux , perfide , usurpateur ,
Et de nos longs revers infatigable Auteur :
Ce qu'il fit autrefois , il peut encor le faire.
Ne croyez pas , Seigneur , que ma voix témé-
raire

Par haine devant vous s'élève contre lui ;
Quoiqu'il m'ait arraché mon bonheur , mon appui ;
Que par son ordre Iphis son fidèle complice
Ait fait à mes amis subir un long supplice ,

Que Zaraès lui-même aidé de cet Iphis ,
 Ait ravagé mes biens , ait massacré mon fils ,
 Je ne sens point les coups que m'a porté ce traître ;
 Je les oublie : il veut en porter à mon Maître ;
 Rien ne me touche plus , vous êtes menacé.

A M E' N O P H I S .

Qu'entens-je ?

M E' N O S .

Ce rebelle à vous perdre empressé
 Séduit le Syrien , l'arme : ce sont ses brigues
 Qui soulevant l'Arabe , ont formé tant de ligues ;
 Jusques dans la Nubie , où j'ai sçu ses complots ,
 Il paroît fuir nos yeux , & chercher le repos ;
 Plus il se cache , & plus il doit être terrible ;
 Il est prêt d'éclater puisqu'il semble paisible ;
 Dans ses déguisemens toujours si redouté ,
 Il sut joindre la fraude à la témérité ,
 Trompa ceux qu'il soumit , & ceux qui le vain-
 quirent.

En le trouvant par-tout , jamais ils ne le virent :
 Et s'il cache à Memphis sa haine & ses projets ,
 Pour nous impratiquable , & non pour ses sujets ,
 Il leur écrit , leur parle , en abusant sans cesse
 De cette liberté que son vainqueur lui laisse.
 Croyez que ce captif au fond de sa prison ,
 Où rien ne le contraint , qui vous voit sans soup-
 çon ,

En secret agité , tranquille en apparence ,

Veut sur votre ruine élever sa puissance ,
Et qu'un sujet si fier qui se croit outragé ,
Aujourd'hui dans les fers demain fera vengé.

S C E N E I I.

AMENOPHIS, MENOS, NISUS;

OSIRIS. *Suite.*

O S I R I S.

Cette lettre, Seigneur, entre mes mains remise;
A Zaraès écrite, en ce moment surprise ,
Et que tout me prescrit de ne donner qu'à vous...

AMENOPHIS.

Voyons s'il mérita sa grace , ou mon courroux.

Il lit.

» Sachez que dès ce jour par les champs de Syrie
» Sur les rives du Nil vos soldats vont passer ;
» Faites croire au Tyran que des champs d'Arabie
» Introduis en Egypte , ils vont la traverser.
Prévenons ses desseins : marchons vers la Syrie.
Qu'elle en soit effrayée encor plus que punie ;
Sous ses premières loix ce jour doit la ranger ;
Allons donc la soumettre , & non la ravager.

De tes projets cachés je sçaurai l'étendue .
Traître, jusqu'à ce tems ta peine est suspendue.

Je foulageois tes maux , je te traitois en Roi :
 De mes propres bienfaits tu t'armes contre moi.
 Eh ! bien n'écoutons plus que l'austère justice :
 Pour la première fois ordonnons un supplice.
 Il mourra laissez-moi.

S C E N E I I I .

AMENOPHIS, *seul.*

FAudra-t-il que mes coups
 Tombent sur Alzaïde , en frappant son Epoux ?
 Elle va donc apprendre au fond de l'Arabie ,
 Qu'à Memphis Zaraès aura perdu la vie.
 Elle m'imputera tout ce qu'il doit souffrir ,
 Et l'injuste univers qui le verra mourir ,
 Sans égard à son crime , ainsi qu'à ma clémence ;
 Dira que mon amour excita ma vengeance ,
 Constant dans ma vertu , que dois-je redouter ?
 Ce ne sont point ces bruits qui peuvent m'ar-
 rêter ,
 Que va dire Alzaïde ? . . . ô funeste nouvelle ! . . .
 Pour me justifier que ne suis-je près d'elle ? . . .
 Hélas ! . . .



SCÈNE IV.

AMÉNOPHIS, PHÉRÈS.

PHÉRÈS.

DANS ce moment, Seigneur à vos genoux
Alzaïde...

AMÉNOPHIS.

Alzaïde!... Ah! Que me dites-vous?

PHÉRÈS.

Elle vient.

AMÉNOPHIS.

Ciel!

SCÈNE V.

ALZAÏDE, AMÉNOPHIS, PHÉRÈS, EZIRE.

ALZAÏDE *dans l'enfoncement.*

MEs yeux se remplissent de larmes :
Je revois en tremblant l'auteur de mes alarmes.
Guide mes pas, Ezire, & viens les soutenir.

AMÉNOPHIS *à Phérès.*

C'est moi que sa douleur, que ses pleurs vont punir.
Mon ame est déchirée....

A L Z A I D E ;

A L Z A I D E.

Incertaine, tremblante ;

Je viens vous faire entendre une voix suppliante ;
 Pour finir des tourmens que vous-même causez ,
 Que je dois oublier si vous les finissez.

Hélas ! c'est leur excès qui près de vous m'amène ;
 Mon époux est captif ; puis-je rompre sa chaîne ?
 Terminez à la fois ses maux & mes douleurs ,
 Seigneur , par vos vertus surpassez nos malheurs ;
 Qu'on ne vous plaigne plus autant qu'on vous
 admire ;

Et qu'enfin l'univers , en ce jour , puisse dire,
 Que jamais Zaraès ne fut si malheureux
 Que vous , en pardonnant , vous fûtes généreux.

A M E N O P H I S.

'Alzaïde, c'est vous ! ... je vous revois , Madame !
 Hélas ! que vos revers attendrissent mon ame ! ...
 Ah ! vous la retrouvez en ces tristes momens ,
 Remplie à votre aspect de tant de mouvemens. . .
 Que de combats , ô Ciel ! ... mais plus que tout
 le reste ,

Je ressens la douleur de vous être funeste.
 J'admirai Zaraès : je vais vous étonner ;
 Plus malheureux que lui , je ne puis pardonner.

A L Z A I D E.

Seigneur, ah ! quel arrêt votre bouche prononce !
 La surprise & l'horreur du coup qu'elle m'annonce,
 Le font déjà sentir à mes sens désoler :

Vous

Vous ne pardonnez point ? Est-ce vous qui parlez ?
Je sens autant de peine à vous croire implacable ,
Qu'à croire Zaraès envers vous si coupable.
Quels crimes dans ses fers peut-il avoir commis ?

A M E' N O P H I S.

Je les crains pour mon peuple , & pour vous j'en
gémis.

Prisonnier en Egypte , il arme la Syrie ;
Lisez : vous allez voir quelle est sa perfidie.
Je le plains , mais hélas ! vous êtes aujourd'hui ;
Puisqu'il est condamné , plus à plaindre que lui.

A L Z A I D E.

Que dites-vous , ô Ciel ! sa mort est résolue ;
Pour la voir , en ces lieux j'étois donc attendue ?
Mais peut-il se venger , lorsque vous l'opprimez !
Pour sa querelle ici quels Soldats font armez ?
Il menace Memphis , & Memphis l'environne ;
Il arme des Etats , lui que tout abandonne :
Qui n'a pour tout secours qu'une épouse & ses
pleurs ,

Secours qui n'est pour lui qu'un surcroît de mal-
heurs !

Il sçait que son destin m'abaisse à la prière ,
Sa grace est à ce prix l'excès de sa misère :
Et vous la refusez , vous Roi si généreux ,
Vous de qui j'espérois même autant que des Dieux.

A M E' N O P H I S.

C'est la Loi qui punit ce Sujet redoutable.

D

A L Z A I D E ;

A L Z A I D E.

Elle est cruelle , injuste

A M E' N O P H I S.

Il n'est que trop coupable.

De ses noirs attentats devez-vous donc douter ?

Vous demandez la grace , & je puis résister ?

Je prouve ses forfaits quand je vous la refuse ;

Tout vous trahit , Madame , & m'accable , &
l'accuse.

A L Z A I D E.

Dieux !

A M E' N O P H I S.

Jugez-le vous-même , & voyez mes combats ,

Son crime , mon devoir , le droit de mes Etats.

Je dois à vos malheurs le plus grand sacrifice ,

Je dois à mes Sujets beaucoup plus , la justice ;

La refusant pour vous , je deviens odieux.

Vos pleurs , si je la rends , me font des jours
affreux.

J'en mourrai : j'aime mieux la mort avec la gloire ,

Que mon bonheur suivi d'une indigne mémoire.

A L Z A I D E.

Ainsi d'Aménophis je n'espère plus rien.

Et voilà mon Arrêt.

A M E' N O P H I S.

Dites aussi le mien :

Juste envers Zaraès , pour vous impitoyable ;

Amén. phis des trois est le plus misérable.

A L Z A I D E.

Quand je sens tout le poids de votre inimitié,
 Vous me montrez encor une fausse pitié.
 Peut-on être attendri, lorsqu'on est inflexible ?
 S'il est vrai qu'à mes pleurs vous soyez si sensible,
 Que ne terminez-vous tant de maux à la fois ?
 Et pourquoi dans un seul en punissez-vous trois ?

A M E' N O P H I S.

Ainsi que Zaraès, je dois être implacable.

A L Z A I D E.

Il sent tous les remords, s'il peut être coupable ;
 Mais s'il l'est en effet, & s'il veut se venger,
 Je connois sa grande ame, & je puis la changer.

A M E' N O P H I S.

Vous n'adoucierez point une ame si farouche.

A L Z A I D E.

Il ressent les bienfaits & la vertu le touche.
 Au nom d'Aménophis je veux le défarmer,
 Je veux même qu'un jour il s'engage à l'aimer.
 Il chérira dans vous l'équité, la clémence :
 Il verra comme il faut oublier sa vengeance.
 S'il connoît vos vertus, voudra-t-il vous trahir ?
 Et s'il vous voit, Seigneur, pourra-t-il vous haïr ?

A M E' N O P H I S.

Hélas !

A L Z A I D E.

Pour vous toucher que puis-je encor vous dire ?
 Aujourd'hui par votre ordre, à mes yeux il expire.

Vous l'avez résolu : Que vais-je devenir ?
 Songez-vous que c'est moi que vous allez punir ?
 Qu'un affreux désespoir est tout ce qui me reste :
 Faut-il que ce soit vous qui me soyez funeste ?
 Que par vous aujourd'hui je rejoigne un Epoux :
 Cui nous serons tous deux réunis par vos coups ;
 Dans une heure il expire , & je vivrois encore ,
 Ce n'est plus son pardon : c'est le mien que j'im-
 ploie.

Vous détournez les yeux.

A M E' N O P H I S.

O cruelle vertu !

A L Z A I D E.

Que vous reprochez-vous ?

A M E' N O P H I S.

D'avoir tant combattu ;

D'avoir vû Zaraès vous coûter une larme ,
 D'avoir désespéré ce cœur qui me desarme ;
 Vous changerez le sien , vous me l'avez promis :
 Qu'il vive.

A L Z A I D E.

Oui , Seigneur , il vous sera soumis.

Vous permettez qu'il vive , & que je le revoie :
 C'est par vous que mon ame éprouve tant de joie.

A M E' N O P H I S.

Ah ! je veux la combler. Qu'il paroisse à vos yeux.
à Ménos.

Allez , Ménos , allez : amène-le en ces lieux.

Vous triomphez des loix , quand je le laisse
vivre ;

Mais si je les enfraîns , vous les lui ferez suivre.
Dans le crime à vos yeux pourra-t-il persister ?
Moi-même armé des loix , puis-je vous résister ?
La seule maintenant dont la force m'entraîne ,
Est de sauver vos jours , d'éviter votre haine ;
Mes sujets se plaindront , du cœur de mes sujets ;
J'effacerai ma faute à force de bienfaits.

ALZAÏDE *à part.*

Quels transports je ressens ! pourrai-je les contraindre ?

A ME'NOPHIS.

Vous ferez tous heureux , & moi toujours à plaindre ;

Oui , Madame à vos pleurs , j'ai résisté long-tems ;
Témoin de mes combats , jugez de mes tourmens.
Faudra-t'il à jamais vous en taire la cause ?

Ah ! puisqu'à me punir tout ici se dispose ,
Mon cœur , quoique tremblant , vous dira sans détour

Que Zaraès ne doit ses jours qu'à mon amour :
Que si j'eusse aimé moins j'eusse eu moins de clémence :

Que votre bonheur seul fera ma récompense :
Qu'un époux s'en souviene , & qu'il en soit jaloux ,

Vous rendre à ses désirs , c'est m'immoler pour
vous.

Après un tel bienfait , il doit craindre l'envie ,
Et cacher loin de moi le bonheur de sa vie.
Qu'il s'éloigne , qu'il fuie , Iphis & mon secours...

S C E N E V I.

ALZAIDE , AME'NOPHIS , EZIRE , PHERE'S.

P H E R E' S.

S Eigneur , de Zaraès on menace les jours ;
Le peuple à qui Ménos de son supplice avide
Apprend qu'on doit sa vie aux larmes d'Alzaïde ;
Affiége sa retraite , & jure son trépas.

A M E' N O P H I S.

Quoi Ménos me trahit ?

A L Z A I D E.

Ne m'abandonnez pas.

A M E' N O P H I S.

Vainqueur de Zaraès , j'évitai sa présence.
Allons , il faut le voir pour prendre sa défense ,

A L Z A I D E.

O Ciel ! lance sur moi les traits de ton courroux ;
Seconde Aménophis , & sauve mon époux.

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

ALZAIDE, EZIRE.

ALZAIDE.

C'En est donc fait , ô Ciel , & Zaraès expire :
 Tu me suis , à tes soins je me dérobe , Ezire :
 J'entens autour de moi mille effroyables cris ;
 Qu'il meure , d' soient-ils , périssons à ce prix.
 Je vole à son secours , à sa vie on attente :
 Je tombe entre leurs bras éperdue , expirante ;
 Et je n'ouvre les yeux que pour voir mon mal-
 heur :

Leur crime étoit commis , ils bravoient ma dou-
 leur.

Le Roi n'a pû calmer cette horrible vengeance.

E Z I R E.

Du moins il la punie , & c'est lui qu'elle offense.

A L Z A I D E.

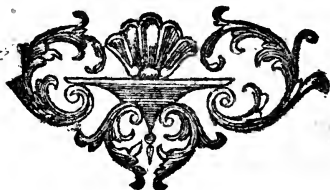
Je veux quitter ces lieux objets de mon effroi.
 Chaque instant que j'y reste est un crime pour moi.
 Sans attendre des Dieux la haine ou la justice ,

J'expierai mon amour par le plus grand supplice,
 L'absence qui jamais ne sçaura me guérir,
 Me punira du moins , si je n'en puis mourir.
 Cours préparer ma fuite.

SCENE II.

A L Z A I D E *seule.*

O Toi qui par ta flâme ;
 Viens d'augmenter encor le trouble de mon ame ,
 Auteur de tous mes maux tu vas les ressentir ,
 Et malgré ton ardeur tu me verras partir.
 Ma fuite l'éteindra : mon aspect la ranime ,
 Elle fait mon tourment : l'exciter est un crime ;
 M'en parler une injure , & l'entendre un danger.
 Manes de Zaraès , je sçaurai vous venger :
 De tout ce que je puis envers toi je m'acquite.
 Tu meurs : le Roi te plaint : il m'aime , & je l'évite :
 Mais on vient....



SCENE III.

S C E N E III.

ALZ A I D E , Z A R A E ' S .

Z A R A E ' S *à part.*

A Lzaïde est seule , approchons-nous.
A L Z A I D E .

O Ciel ! ... C'est Zaraès. ... C'est lui. ... C'est mon
Epoux.

Z A R A E ' S .

Ah ! Calmez ce transport que ma présence inspire :

Madame , observez-vous , craignons tout , ou j'expire :

Mais je puis , grace au sort , un instant dans ces
lieux ,

Vous parler sans témoins.

A L Z A I D E .

Je vous revois ; ô Dieu !

Z A R A E ' S .

O Vous qui m'arrachez à mon destin perfide ,

Oui , vous me revoyez , généreuse Alzaïde ,

A L Z A I D E .

Vous vivez. Ah ! Seigneur , par quel heureux
secours ,

Respirez-vous encor ? à qui dois-je vos jours ?

E

Madame , c'est Iphis , qui dans cette journée ,
 De l'Egypte ressent la vengeance effrénée ;
 Compagnon de ma gloire , il partageoit mes fers ;
 Vous alliez terminer les maux que j'ai soufferts :
 Le peuple des prisons voit sortir sa victime ;
 Tremblant à cet aspect , soudain il se ranime ;
 Iphis à ses regards se montre le premier ;
 Je le suivois : mes yeux ont vû sacrifier
 Ce Héros qui s'offroit au trépas pour son Maître :
 Sous leurs coups redoublés je l'ai vû disparaître :
 Et plus craint dans ces lieux que je n'y suis connu,
 Jusq'à vous sans danger me voilà parvenu.

Enfin à m'y servir désormais tout conspire ;
 On croit Zaraès mort , on croit qu'Iphis respire.
 Sous mon nom que toujours il voulut conserver.
 On l'immole aujourd'hui : le sien va me sauver :
 Le titre respecté de sujet de sa Reine ,
 assure ici mes jours , & cachera ma haine :
 Je n'ai point vû le Roi : j'évitai tous les yeux ,
 Et mon destin n'est sû que de vous & des Dieux.

A L Z A I D E.

Eh ! pourquoi donc Seigneur , voulez-vous qu'on
 l'ignore ?

Z A R A E' S.

Rien ne peut mieux voiler mes projets prêts d'é-
 clore :

Vous allez les sçavoir , dissipez votre effroi :

Je vais être vengé : ne tremblez pas pour moi.

A L Z A I D E.

Que dites-vous , Seigneur ?

Z A R A E' S.

Que dès ce soir j'expire ;
Ou que vous me verrez maître de cet Empire ;
La moitié de ma honte va rejaillir sur vous :
Vous allez l'effacer en servant votre époux ;
Voilà votre destin. Vous n'en avez point d'autre ;
Femme de Zaraès , son injure est la vôtre :
Mon sort est en vos mains : je fonde mon espoir
Plus sur votre amitié que sur votre devoir ,
Et seule vous avez toute ma confiance :
Vous dire un mot de plus en cette circonstance ;
Où mon cœur vous doit tant, seroit vous offenser,
Et me fier à vous , c'est vous récompenser.

A L Z A I D E.

De quels coups à la fois , mon ame est-elle at-
teinte :

Considérez , Seigneur , les objets de ma crainte
Avez-vous bien prévu les maux dont je frémis ?
Eh ! Quel est votre espoir contre tant d'ennemis ?

Z A R A E' S.

Je vais bientôt calmer les frayeurs de votre ame :
Vous ne tremblerez plus , quand vous sçaurez
Madame ,

Par combien de ressorts aussi prompts que certains
J'assure le succès de mes vastes desseins.

E ij

Le Roi fier de mes maux, trop sûr de sa puissance,
 Colorant son mépris d'une fausse clémence,
 Etendit les liens de ma captivité ;
 Votre Epoux s'est servi de cette liberté,
 Pour se rendre en ces lieux à son tour redoutable.
 J'y fomentai moi-même un parti formidable ;
 Méris , Phédos , Orus , sujets qu'il croit soumis ,
 Sont devenus par moi ses plus grands ennemis ,
 Et joints à mes guerriers , vont me livrer leur
 Ville.

Là sans cesse agissant , je paroissais tranquille.
 Tout est prêt , on l'ignore , & j'ai changé mon sort ;
 J'obtiendrai dès ce soir la Couronne , ou la mort.
 Que m'importe des deux , pourvû que je me ven-
 ge ?

A L Z A I D E.

Vous vous vengez , de qui. . . Vous , Seigneur ;

Ah ! Qu'entens-je ?

Quel dessein ! on l'ignore. . . . En vain vous l'es-
 perez.

Tous vos projets ici ne sont pas ignorés :

Une lettre surprise , & par Arbas écrite ,

Fit connoître les coups que Zaraès médite.

Z A R A E S.

Elle n'apprit que ceux qu'il voulut dévoiler :

C'est encor un secret qu'il faut vous révéler.

A L Z A I D E.

Quoi ! La lettre , Seigneur.

Z A R A E' S.

C'est moi qui l'ai fait rendre.
Pour désarmer Memphis j'ai scû tout entreprendre.

Je voyois qu'aujourd'hui pour attaquer le Roi ;
Mes guerriers peu nombreux s'avançoient près de
moi ,

Que de ses défenseurs cette ville étoit pleine ;
Qu'en les y combattant ma perte étoit certaine ;
Ainsi je résolus de les en écarter ;

C'est par un faux avis que je puis le tenter ;
C'est l'unique ressource ouverte à ma prudence ;
Qui peut rendre l'attaque égale à la défense ,

J'ai marqué que bien-tôt par les champs Syriens
Mes Soldats s'approchoient pour attaquer les
siens ,

Quand en effet laissant bien loin d'eux la Syrie
Ils venoient à Memphis des champs de l'Ara-
bie.

On croit l'avis , on part : on résout mon trépas ;
Vous venez par mon ordre , & détournerez leurs
bras :

Nous y fumes réduits. . . . Mais enfin je respire.
Libre je vous revois , inconnu je conspire.
Contre nos ennemis j'ai déjà réussi ,
Ils vont vers la Syrie , & la guerre est ici.

Je vois ainsi que vous leur perte inévitable :
 Mais songez que le Roi qui vous a cru coupable ;
 A toujours , quelqu'il fût , adouci votre sort :
 Et que dans ce jour même où vous jurez sa mort ,
 Ami de ses sujets qu'opprimoit votre haine ,
 Il défendoit vos jours , & brisoit votre chaîne.

Z A R A E' S.

Qu'il aime ses sujets , mais qu'il me traite en Roy.
 Que me font des vertus qui ne sont pas pour moi ?

A L Z A I D E.

Seigneur puisqu'avec vous ici d'intelligence
 Je dois aux yeux de tous servir votre vengeance
 Que surtout par les nœuds qui m'attachent à vous,
 Je partage la honte ou l'honneur de vos coups :
 voions de nos projets le crime , ou la justice :
 Que je sois votre épouse , & non votre complice.
 L'Univers nous contemple, avant de nous venger,
 C'est lui , Seigneur , c'est lui qu'il faut interroger.
 Oüi, consultons sa voix lorsque tout nous l'ordonne.
 Son estime est toujours pour celui qui pardonne :
 Pour l'autre désormais ne s'intéressant plus ,
 Quand ses maux sont finis , il lui veut des vertus ;
 Et contre un bienfaiteur Que la vengeance oppri-
 me ,

La gloire est un opprobre, & le triomphe un crime.

Qu'attendez-vous du Prince, il vous fera regner.
 Prévenu par ses dons , pourquoi les dédaigner ?

Subjugez votre cœur quand le sien se surmonte.
Sans orgueil il les offre : acceptez-les sans honte.

Z A R A E' S.

Que dites-vous , ô ciel ! eh ! ne sçavez-vous pas
Mes droits , mon infortune , & tous ses attentats ?

A L Z A I D E.

Quoi , Seigneur ?

Z A R A E' S.

Que sa haine , & que son injustice
En ce jour , ici même ordonna mon supplice.
Sans cesse prétextant au mépris de mes droits
Que j'ai du le servir & ramper sous ses loix.
Si mon pere usurpa , je fus Roi légitime :
Mes peuples m'ont élu : m'opprimer est un crime.

Alzaïde , écoutez : j'excuse en vos discours
L'Amour de la vertu , l'interêt de mes jours :
Mais de fausses vertus vous ont préoccupée :
Songez à mes affrois : vous serez détrompée :
De votre ame jamais pourront ils s'effacer ?
Est-il besoin ici de vous les retracer ?
Et ne devrai-je pas vous entendre me dire ,
Qu'il est honteux pour moi qu'Aménophis respire
Vaincu , pris , avili , dans mille maux plongé ,
Quoi ! je suis votre époux , & ne suis pas vengé !
Si je diffère encor , suis-je digne de l'être ?
Je subis dans sa cour l'infâme sort d'un traître ,
Et mon bras lui prépare un glorieux trépas.
Il m'a mis dans les fers : je ne l'en charge pas.

Je vois même en ce jour désoler mon empire ;
 Le sien subsiste encor ouï , je vais le détruire.
 Que le superbe cœur qui m'a trop offensé ,
 De ce fer aujourd'hui soit mille fois percé ;
 Que vengeur des affronts qu'il a faits aux Monar-
 ques ,

De leur honte en son sein j'efface ici les marques.
 Dans ces lieux où j'ai sçu qu'il ordonna ma mort ,
 Ah ! c'est-là que je veux qu'il termine son sort ,
 Qu'il me voye en mourant maître de sa puissance,
 Contempler sa douleur , & goûter ma vengeance.
 Vous y ferez présente oui, vous-même verrez
 Son sang , sa mort , sa honte , & vous en jouirez.
 Vous frémissez , Madame.

A L Z A I D E .

Oui , cette destinée

Qui vous flatte aujourd'hui

Z A R A E' S .

Peut être infortunée

Sans doute : par le sort je puis être opprimé :
 C'est le moindre des maux dont je sois allarmé :
 J'en redoute un plus grand ; mon ame intimidée ,
 Ne peut , sans frissonner , en soutenir l'idée :
 C'est de penser qu'ici Zaraès outragé
 Peut mourir à vos yeux , & n'être point vengé.

Sûr de votre courage & de votre prudence ,
 Dépasant en vos mains ma dernière espérance ,
 J'attends de vous , Madame , un service important ,

Et

Et vous ne devez pas balancer un instant ;
Gardez ce fer , prenez : c'est moi qui vous l'or-
donne.

Sçachez à quel dessein ma fureur vous le donne.
Peut-être Amenophis m'abattra sous ses coups ,
Et sous lui vous verrez expirer votre époux ;
Que du trépas du Roi ma perte soit suivie ,
Après que dans ces lieux j'aurai perdu la vie ,
On verra tous mes Chefs ou morts , ou dissipés ,
Vivez , restez ici , n'hésitez pas , frappez :
Sur-tout en ce moment faites qu'il se souvienne ;
En lui donnant la mort , qu'il ordonna la mienne.

SCENE IV.

ALZAÏDE seule , le poignard à la main.

Quel trouble me saisit je frissonne d'hor-
reur.

O jour infortuné ! trop injuste fureur !
J'immolerois qui Dieux ! ah ! ma
flâme infidelle

Devient à mes efforts plus que jamais rebelle :
Je lui résiste en vain. Tous mes sens sont émus.
Je succombe à mes maux Je ne me connois
plus.

SCENE V.

ALZAÏDE, AMENOPHIS, PHERES,
NISUS, *Suite.*

AMENOPHIS.

J'Ai vengé Zaraès, & mon cœur trop sensible
Ne peut plus Mais ô Ciel ! en quel état
terrible

ALZAÏDE, *sans voir le Roi.*
Que fais-je ? mon devoir m'ordonne son trépas...
Mon cher Aménophis . . . non, tu ne mourras
pas.

AMENOPHIS, *à part.*
Que dit-elle ?

ALZAÏDE, *sans voir encore le Roi.*
Avec toi j'eusse été trop heureuse :
Tu périrois !

AMENOPHIS *s'approchant d'elle.*
Calmez cette douleur affreuse.

ALZAÏDE *apercevant le Roi, & laissant tomber
le poignard.*

Dieux ! que vois-je ?

AMENOPHIS.
Arrêtez

Dans le trouble où je suis,
Le repentir, la fuite, est tout ce que je puis.

SCENE VI.

AME'NOPHIS, PHERES', NISUS;
OSIRIS, *Gardes.*

AME'NOPHIS.

QU'ai-je vû? . . . que penser? quelle fuite
soudaine!

Ce poignard étoit donc dans les mains de la Reine?
Et quel transport échappe à son cœur éperdu;
M'aimeroit-elle? ô Dieux! l'ai-je bien entendu?

NISUS.

Iphis qui la quittoit

AME'NOPHIS.

Iphis, lui! qu'on l'arrête.

Dieux!

Osiris sort.

NISUS.

Seigneur, je ne sçai quel attentat s'apprête,
Mais Zaraès n'est plus: pour se soumettre à vous,
Son camp dans la Syrie attendra-t-il vos coups?
En vain pour la réduire aujourd'hui votre Armée
Part, & laisse Memphis ouverte & desarmée.

Fij

Qu'elle revienne : allez , rappelez mes Soldats.

Le Garde fort.

Mais si je suis aimé , qui donc arma son bras ?

Fin du troisième Acte.





A C T E IV.

SCENE PREMIERE.Z A R A E' S *seul.*

PAR l'effroi de la Reine & par son imprudence ,

Je verrois donc encor reculer ma vengeance !

On m'arrête ! Faut-il qu'à ces maux réservé

O Ciel ! mais dans ces lieux je puis être observé.

Je serai découvert , un geste , un mot peut-être

Trahira ma fureur , dont je suis peu le maître .

Comment la retenir à l'aspect de ces lieux ,

Où déjà je devrois entrer victorieux ?

J'y demeure captif. Cependant le tems presse ,

Et l'ennemi jouit du jour que je lui laisse.

Par mes retardemens tout reste suspendu.

Une heure encor de plus , tout peut-être est perdu.

Zaraés , ta vengeance est encore incertaine ,

Il me reste un espoir....Allons trouver la Reine :

Elle doit réparer tous les maux qu'elle a faits.

SCENE II.

AMENOPHIS, PHERES, ZARAE'S.

PHERES.

Où , Seigneur , c'est Iphis surpris dans ce Palais.

AMENOPHIS.

Alzaïde est ici. Qu'on la fasse paroître.

ZARAE'S , *à part.*

C'est le Roi : que craindrois-je ? il ne peut me connoître.

AMENOPHIS.

à part.

Que vais-je apprendre?...Iphis, approche, réponds moi.

ZARAE'S , *à part.*

Que me veut-il ?

AMENOPHIS.

Réponds sans feinte & sans effroi :

Ce poignard que j'ai vû dans les mains d'Alzaïde,

Qui l'en avoit armée? Etoit-ce toi , perfide ?

Son implacable époux dont j'ai plains le trépas,

Sans doute te chargea d'armer ici son bras,

D'exciter contre moi la plus cruelle haine ,

Et peut-être toi seul scus irriter ta Reine ;

Tes conseils ont tout fait ?

ZARAE'S.

Pouvez-vous concevoir

Qu'elle en ait eu besoin pour suivre son devoir ?

AMENOPHIS.

Ainsi ta voix l'accuse ?

ZARAE'S.

Elle lui rend sa gloire.

AMENOPHIS.

Je connois ses vertus.

ZARAE'S.

Vous devez donc me croire.

AMENOPHIS.

Je ne le puis : un traître eut part à ses desseins ,
Ce fer à mon aspect échape de ses mains ,
Prouve qu'à s'en servir d'autres l'avoient contrainte.

ZARAE'S.

Ne connoissez-vous pas une femme & sa crainte ,
Lorsque dans les projets qu'elle fut enfanter ,
Elle touche à l'instant de les exécuter ?

AMENOPHIS.

Ressembler tant de haine , & la tenir cachée ,
Implorer mes bienfaits , en paroître touchée ?

ZARAE'S

Elle a dû le paroître , en préparant ses coups.

AMENOPHIS.

Zaraés fut vengé de Menos.

ALZAÏDE.

ZARAE'S.

Non de vous.

AMENOPHIS.

De moi qui le sauvai.

ZARAE'S.

Que ne puis-je moi-même

Répéter les discours qu'en son malheur extrême

Ce Roi vous adressoit du fond de sa prison,

Moins surpris de l'Arrêt qu'indigné du pardon.

» Hé quoi ! vous disoit-il , tu me rends une vie ,

» Par ce dernier outrage à jamais avilie ?

» Est-ce aux Rois qu'on pardonne ? Il falloit m'im-
moler ,

» Et tu m'aurois fais grace , en osant m'accabler.

AMENOPHIS.

Son orgueil oubloit le pouvoir que me donne

Un droit bien moins à moi qu'il n'est à ma Couronne.

Son Trône à mes Etats fût toujours asservi :

Et si de son pardon son Arrêt fut suivi ,

Je modérerais des loix qui me faisoient son maître ,

Et même en le sauvant je méritais de l'être.

ZARAE'S.

Vous ? Mais en vain ma bouche ici le défendrait ;

Inutile pour lui , mon zèle me perdrait.

AMENOPHIS.

De ton erreur , Iphis , que je te désabuse :

Quoiqu'injuste envers moi , ton zèle est ton excuse.

Tout

TRAGÉDIE.

49

Tout condamne ton Prince , & parle en ta faveur.
Il eut donc un ami , jusqu'au sein du malheur !
J'aime à voir un Sujet , dût-il m'être rebelle ,
A son Roi qui n'est plus , rester encor fidelle.

ZARAE'S.

He bien , qu'attendez-vous ? disposez donc de moi.

AMENOPHIS.

Je dois en disposer pour connoître ta foi.
Du crime , dont ta bouche ose accuser ta Reine ,
Son aveu seul peut-être une preuve certaine.
Condamné pour ce jour à souffrir mes bienfaits ,
Tu ne sortiras point : demeure en ce Palais.

ZARAE'S , *à part.*

Ciel !

AMENOPHIS.

Ma sûreté même , & peut-être la tienne ;
Exigent qu'en ces lieux mon ordre te retienne.

ZARAE'S.

Du moins souffrez qu'Iphis cédant à son devoir ,
Puisse revoir sa Reine.

AMENOPHIS.

Oui , tu peux la revoir :
Reffens déjà mes dons , jouis de sa présence ,
Tu seras satisfait. Je la vois qui s'avance.

 SCENE III.

ALZAIDE, AMENOPHIS, ZARAE'S, EZIRE.

AMENOPHIS *à Alzaïde qui montre de l'effroi.*

A H! ne redoutez rien. Vous détestez ces lieux ;
 Vous voulez les quitter , tout y blesse vos yeux.
 Je n'en murmure point , votre intérêt l'ordonne :
 L'Arabie est à moi ; partez , je vous la donne :
 Revoyez des Sujets plus fortunés que nous.
 Quel que soit ce bienfait , je n'attends rien de vous ;
 Et ce jour malheureux a déjà sçu m'apprendre ,
 Après tant d'autres dons , quel prix j'en dois attendre.

ALZAIDE.

Par générosité vous m'offrez des Etats ,
 Que sans vous pressentir , je n'accepterai pas.
 Seigneur , de votre main , dois-je ici les reprendre ?
 A mon époux vivant eût-elle sçu les rendre ?
 Ah ! parlez.

AMENOPHIS.

Oui , Madame , & qui peut en douter ?
 Sur le Trône avec vous je l'aurois fait monter.
 Heureux qu'il eût voulu , moins jaloux de sa gloire
 Dans mes embrassemens oublier ma victoire.

TRAGÉDIE.

31

On plaint trop aisément l'ennemi qui n'est plus,
Je le plains vivant.

ALZAÏDE.

Avec tant de vertus,
Ainsi de ce Héros vous oubliez la haine :
Et même dans ce jour votre bouche avec peine
Ordonna son trépas.

AMENOPHIS.

Je prévenois ses coups.

ALZAÏDE.

Vous scûtes l'épargner.

AMENOPHIS.

J'épargnois votre époux.

Mais que me dites-vous ? vous devez me connoître
S'il en faut croire Iphis, vous verrez que son maître
Artisan de ses maux, & source de vos pleurs,
Eût toujours à mes dons opposé ses fureurs.

ALZAÏDE.

Détrompez-vous, Seigneur. Oui, ma reconnoissance
Eût osé tout tenter pour calmer sa vengeance.
Que ne le puis-je encor si dans l'instant les Dieux,
Devant vous-même ici le rendoient à mes vœux !
Je lui dirois qu'il doit chérir votre clémence,
Que son amitié seule est votre récompense,
Qu'en vain il s'est rangé parmi vos ennemis,
Qu'il ne le fera plus, que mon cœur l'a promis :
Que j'enchaînai son bras par un serment terrible.

Qu'on ne croiroit sans foi , s'il étoit inflexible ;
 Et qu'enfin respectant de si sacrés liens
 Il m'accorda vos jours quand je vous dois les siens.

Après tant de motifs, Prince, pouriez-vous croire
 Que Zaraës sans cesse animé par la gloire ,
 Aux trop justes douleurs de mon cœur éperdu ,
 Touché de vos bienfaits , ne se fût pas rendu.
 Sortez , Seigneur , sortez d'un doute si funeste :
 Il eût tout oublié : que votre voix l'atteste.
 Iphis , vous le sçavez , pouriez-vous hésiter ?

Z A R A Ë S.

Sans doute que mon maître eut pû vous écouter.
 Comme Iphis , je ne puis qu'applaudir à ma Reine :
 Si j'étois Zaraës , vous verrois-je sans peine ,
 Eteindre tout à coup votre ressentiment ?
 Après votre projet un si prompt changement
 Ne m'auroit sçû causer qu'une surprise extrême.
 Vous devez étonner jusques au Roi lui-même ,
 Qui déjà sçait par moi qu'aujourd'hui votre bras ,
 Pour venger votre époux , préparoit son trépas.

A M E' N O P H I S.

Dans mon sang Alzaïde eut pû le satisfaire ?
 Je devois expirer par une main si chere ?
 Elle m'ôtoit des jours que tout lui destinoit ?
 Je les perdrais pour elle , elle m'assassinoit ?

Z A R A Ë S à part.

Qu'entens-je ?

TRAGÉDIE.

39

AMENOPHIS.

Votre bras , dans ce cœur qui vous aime ...

Mais quel nouvel effroi !

ALZAÏDE.

Ma douleur est extrême.

Oùï , croyez que ma haine a tout fait contre vous.

Punissez-moi , Seigneur , respectez mon Epoux ;

N'accablez point Iphis , trop malheureux peut-être.

Ciel ! Iphis.

ZARAE'S.

Reine , enfin je commence à connoître

Les sublimes vertus d'un Roi si généreux :

Mais qu'il soit donc toujours l'appui des malheureux.

La Reine va partir , elle connoît mon zele

C'est moi qu'elle a choisi pour son guide fidele.

D'adoucir mes revers son cœur s'étoit flatté.

Elle veut vous devoir....

AMENOPHIS.

Quoi donc ?

ZARAE'S.

Ma liberté.

AMENOPHIS.

Puisqu'on te justifie , elle t'est accordée.

ALZAÏDE.

Par vous dans mes Etats je veux être guidée.

Mais suivez-moi.

ZARAE'S.

Ravi de vous y ramener ,

Pour le plus prompt départ , je vais tout ordonner.

SCENE IV.

AMENOPHIS, ALZAIDE, EZIRE.

AMENOPHIS.

JE vous aime , & pour moi vous devenez barbare !
Ah ! Quel destin cruel sans cesse nous sépare :
Zaraés ne vit plus , foible rayon d'espoir ,
Qui disparoît si-tôt que je puis l'entrevoir :
Votre fureur l'éteint , me poursuit & m'accable.
Hé bien, terminez donc un sort si déplorable ?
Après tant de tourmens arrachez-moi le jour ,
Et déchirez un cœur que brûle tant d'amour.
Oui , frappez mais je vois renaître vos allarmes !
Malgré tous vos efforts , je vois couler vos larmes !
Hélas ! vous frémissez , vos timides regards ,
En évitant les miens , errent de toutes parts.
Que craignez-vous encore ? à quoi dois-je m'at-
tendre !

SCÈNE V.

NISUS, AMENOPHIS, ALZAÏDE,
EZIRE.

AMENOPHIS.

AH ! Nisus, laissez-moi

NISUS.

Seigneur , daignez m'entendre
Des Soldats étrangers parmi nous répandus ,
Ont fait fuir loin d'Iphis les nôtres éperdus ;
Ce traître a disparu.

AMENOPHIS.

Que pouvez-vous répondre ;
Madame , à tant d'horreurs ?

ALZAÏDE.

Tout sert à me confondre.
Prince , chaque moment ajoûte à mon malheur ;
Mais je dois en cachant ma honte & ma douleur ,
Et sans oser gémir d'un destin si contraire ,
Condamner votre amour , suivre Iphis , & me taire.
Elle sort.

AMENOPHIS.

Expliquez-moi, grands Dieux, le trouble où je la voi :
Malgré tous ses complots elle a tremblé pour moi.
Son devoir seul l'entraîne au crime qui s'apprête ;

J'aurois fléchi son cœur.....Mais quel espoir m'arrête!
Nifus gardez la Reine , il faut tout prévenir.

Oui ; courons les combattre ; ou plutôt les punir ;
La justice contr'eux me guide avec la gloire.

Que dans leur châtiment je trouve une victoire.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALZAÏDE *seule.*

ON me garde en ces lieux. Quel triste événement,
D'Ezire que j'attends, retient l'empressement !

Auprès de Zaraés n'a-t-elle pû se rendre ?
Daignera-t-il encor me parler & m'entendre ?
Je lui pardonne ; ô Ciel ! d'avoir pû m'accuser
Du crime auquel mon bras osa se refuser.
L'aspect d'Amenophis avoit troublé mon âme
Il connoît donc mon cœur , & Zaraés sa flâme.
Qui sçait, si lui vantant ce Héros qu'il poursuit ,
De la mienne en ce jour je ne l'ai pas instruit ?
S'il étoit vrai , grands Dieux ! que je ferois à plaindre !

Que dis-je ? en ce moment , j'ai plus encore à craindre :

Peut-être qu'aujourd'hui j'ai trahi mon Epoux ,
Il tombe , ou son rival expire sous ses coups.

H

Ah ! de quelque côté que le sort se déclare ,
 Quelque vainqueur qu'il fasse , il me le rend barbare.
 Il me prépare un crime , ou me perce le cœur :
 Et je meurs de remords autant que de douleur.
 On vient. Que vais-je apprendre ?

S C E N E I I.

ALZAIDE , EZIRE.

A L Z A I D E.

AH, c'est toi, chere Ezire !
 Ciel ! quel trouble t'agite ? & que viens-tu me dire ?
 Qu'as-tu fait ? puis-je encor conserver quelque espoir ?
 Iphis t'a-t'il parlé ? voudra-t'il me revoir ?

E Z I R E.

Je l'ai vû , dans ces lieux , rempli de sa vengeance ,
 Impatient de vaincre , il a fui ma présence.
 Il revient , il s'avance : & déjà dans Memphis ,
 Sous les murs du Palais, combat Aménophis.
 Je n'ai pû parvenir jusques à vous , Madame ,
 Que guidée à travers le carnage & la flâme ;
 Il a porté partout la mort & la terreur ,
 Et dans ce moment même , est peut-être vainqueur ;
 Prêt d'en être accablé , le Roi le presse encore.

A L Z A I D E.

Helas ! mais parle-moi de mes maux que j'ignore.

Que t'a pû dire Iphis ?

E Z I R E.

Qu'attendez-vous de lui ?

Trop peu digne des soins qu'il vous coûte aujourd'hui,
Et du tendre intérêt qu'il semble qu'Alzaïde
Prenne encore au destin de ce guerrier perfide,
Il n'est digne en effet que de votre courroux ;
Vous esperiez en vain qu'il suspendroit ses coups.
Son aveugle fureur ne m'a point écorcée,
Et contre lui mon ame est encore irritée.

A L Z A I D E.

Il t'a parlé, sans doute ?

E Z I R E.

A mes empressements

Iphis a répondu par des frémissemens,
S'est armé contre moi d'un silence farouche.
A peine votre nom est sorti de ma bouche,
Que muette à mon tour je l'ai vû s'indigner,
Pâlir même de rage, & d'horreur frissonner.

A L Z A I D E.

Il frémit à mon nom ! O disgrâce imprévûe !
Ma honte à Zaraés est sans doute connue.
Des plus vives douleurs mon cœur est pénétré.
Zaraés que l'Amour n'a jamais inspiré,
Epreuve donc par moi les effets de sa rage.
Il le connoît enfin, & c'est par un outrage.
Qu'ai-je fait ? faudra-t'il recevoir d'un époux
Terrible avec mépris, & sans amour jaloux,

H ij

Des reproches cruels , plus accablans peut-être
Que toutes les fureurs que l'amour eût fait naître ?
Evitons sa présence , Ezire , allons chercher
Des climats , dont jamais il ne puisse approcher.
Mais je ne puis sortir de ces lieux que j'abhorre.
Il s'en empare !

E Z I R E.

Helas ! Qui vous agite encore ?

Vous parlez d'un Epoux.....

A L Z A I D E.

O jour rempli d'horreur !

Tu mets enfin le comble aux tourmens de mon cœur.
C'en est fait , & le Roi.... Déguisons mes allarmes,
Etouffons mes sanglots , & dévorons mes larmes.
De quelle idée , ô Ciel ! me laissai-je frapper ?
Est-ce là maintenant ce qui doit m'occuper ?
Zaraés va paroître : il fait que je l'outrage.
Il aura donc sur moi ce cruel avantage,
Et je n'expire pas de remords & d'horreur !
J'ose oublier ma honte , & braver sa fureur ?
Quel bruit se fait entendre ? & quel revers s'apprête ?
Mon sang glacé d'effroi dans mes veines s'arrête.

SCÈNE III.

AMENOPHIS, ALZAIDE, EZIRE,
OSIRIS, *Suite.*

AMENOPHIS, *à sa suite.*

QU'on épargne leur sang, nous les avons soumis.
Méritons la victoire aux yeux des ennemis.

Madame, j'ai vaincu : je triomphe d'un traître,
D'Iphis dont la fureur m'eût accablé peut-être,
Si je n'eusse tantôt, rappelant mes Soldats,
Prévenu des forfaits que vous n'ignoriez pas.

ALZAIDE.

Quoi ! vous l'avez vaincu ? Vous venez m'en instruire ?
Helas ! en ce moment peut-être qu'il expire ?

AMENOPHIS.

Madame, son danger excite votre effroi ?

ALZAIDE.

Ah ! qu'est-il devenu, Seigneur ? répondez-moi.

AMENOPHIS.

Quel intérêt si grand prenez-vous à sa vie,
Quand la mienne par lui m'alloit être ravie ?
Hé quoi, c'étoit donc vous qui conduisiez son bras ?
Quel mystère odieux que je ne conçois pas !
Quel mélange inouï de tendresse & de haine !

L'espoir que j'ai conçu redouble encor ma peine.
J'ai pû me croire aimé.....

A L Z A I D E.

Que dites-vous , Seigneur ?
Mais de mon infortune apprenez-moi l'horreur :
Si le vaincu respire elle est moins déplorable :
Peut-être que s'il meurt , Alzaïde est coupable.
Le Ciel doit l'en punir aux yeux d'Amenophis.
Daignez donc m'éclairer sur le destin d'Iphis ?
Parlez.

A M E N O P H I S.

Oui , chaque instant augmente ma surprise ,
Quel est donc cet Iphis , vos vœux , son entreprise ?
Quels secrets cachez-vous ? que voulez-vous sçavoir ?
Hé bien , apprenez donc que perdant tout espoir
De m'arracher le jour , l'Empire & la victoire ,
Ce traître qu'animoit le crime , & non la gloire ,
Après s'être vingt fois à mes coups échappé ,
S'est jetté dans nos rangs qui l'ont enveloppé.
Sûr que sa trahison sera bien-tôt punie ,
Il cherche le trépas pour fuir l'ignominie ;
Mais il l'espère en vain , mes ordres sont donnés ;
A finir sans honneur , ses jours sont condamnés.
Il mérita la mort en poursuivant ma vie ,
Du plus prompt châtiment son audace suivie ,
Va de tant de forfaits commis en un seul jour.....

A L Z A I D E.

Qu'allez-vous faire ? ô Ciel !

TRAGÉDIE
AMENOPHIS.

63

Me venger à mon tour ;
Et servant ma colere autant que la justice ,
Du perfide à l'instant j'ordonne le supplice.

ALZAIDE.

Sachez donc.....mais Seigneur , avant de vous parler,
Que j'obtienne de vous qu'on ne puisse immoler....

AMENOPHIS.

Ce rebelle ?

ALZAIDE.

Celui dont le malheur m'accable.

AMENOPHIS.

Puis-je vous écouter ? Iphis est trop coupable.

ALZAIDE.

Ah ! ce n'est point Iphis....

SCENE IV.

ZARAE'S, AMENOPHIS, ALZAIDE, EZIRE,

OSIRIS, *Suite. Gardes.*

ZARAE'S *soutenu par les Gardes.*

O Reine , levez-vous ,
Vous demandez mes jours, je ne crains plus les coups.

A L Z A I D E ;
ALZ A I D E , à part.

Mon époux expirant

Z A R A E' S , au Roi.

Il n'est plus tems de feindre,
Connois tout ton bonheur, tu n'as plus rien craindre,
Vois Zaraés mourant.

A M E N O P H I S.

Zaraés.

Z A R A E' S.

Où c'est moi.

Je n'ai pu m'évenger : je puis mourir en Roi.
Ah ! s'il est quelque trait dont ma gloire gémissé ,
C'est d'avoir pour te perdre employé l'artifice.
Réduit à te tromper je voulois t'en punir.
Ta perte étoit certaine , on m'a sçu prévenir.
Si l'on ne m'eût trahi tu cesserois de vivre.

à Alzaïde.

C'est vous dont la fureur à mes Tirans me livre,
Madame , oui de ce fer échappé de vos mains
L'événement funeste a rompu mes desseins.

A L Z A I D E.

Dieux !

Z A R A E' S.

Du péril du Roi par ce coup prévenues
Ses troupes qui partoient à l'instant revenues ,
Accablent mes guerriers , & nous immolent tous ;
Par vous ils sont vaincus , & j'expire par vous.

Votre

TRAGÉDIE.

65

Votre cœur en frémit. Il ne faut pas qu'il craigne
Qu'en ce moment le mien avec fureur se plaigne
De la source des maux qui causent mon trépas.
Ce foible châtiment ne vous suffiroit pas.
Je vous connois assez pour vous rendre justice.
Je mourrai devant vous : voilà votre supplice.

ALZAÏDE.

Quoiqu'il soit effroyable , un plus cruel m'est dû.
Tu connois mes forfaits ; connois donc ma vertu.
elle se frappe

AME'NOPHIS.

Quel coup affreux ! ô ciel !

ZARAE'S.

Moi-même je l'admire ?

Elle meurt à tes yeux : je suis vengé , j'expire.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier
une Tragédie qui a pour titre, *Alzaïde* ; & je
crois que le Public en verra l'impression avec plai-
sir. Ce 7 Janvier 1746. CREBILLON.



CATALOGUE

DES PIÈCES DE THEATRE
qui se trouvent chez le même
Libraire.

De Monsieur de BOISSY.

PAmela en France, ou la Vertu mieux
éprouvée, en trois Actes.

La Fête d'Auteuil, ou la fausse Mé-
prise, en trois Actes.

Le Sage Etourdi, en trois Actes.

La Folie du jour, en un Acte.

Le Medecin par occasion, en cinq Actes.

De Monsieur LAFFICHARD.

Le Fleuve Scamandre ,	}	Operas comiques
Les Effets du hazard ,		
La Nymphé des Thuilleries ,		
L'Amour imprévu.		

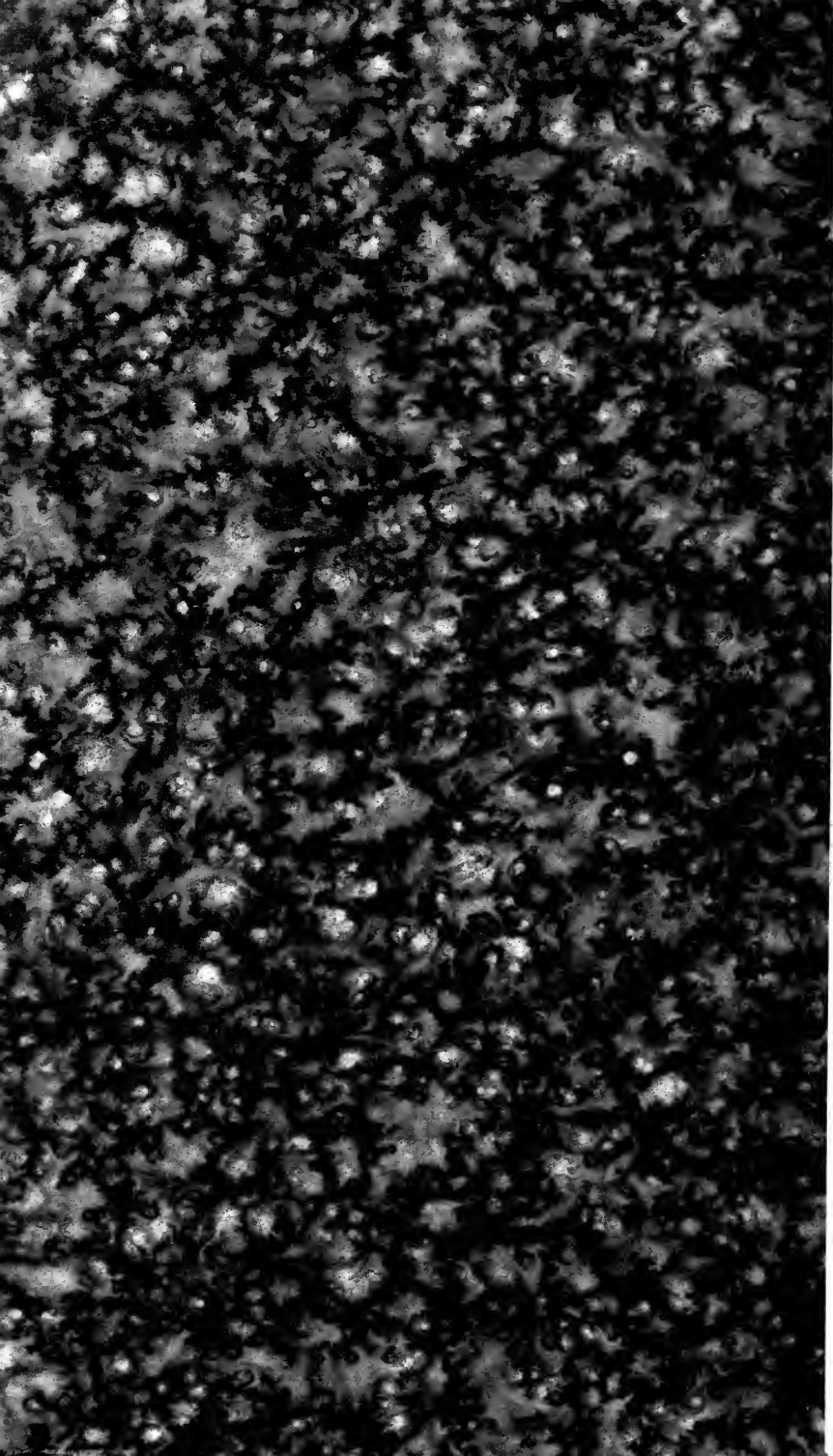
La Famille , Comédie en un Acte.

Les Acteurs déplacés , Comédie en un
Acte.









PQ
1999
L475A8

Linant, Michel
Alzaid

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

